les Canadiens résolurent d'y demeurer. Au jour de l'abandon, c'est agenouillés et le front levé vers le ciel qu'ils jurèrent fidélité au sol d'abord, à l'Angleterre ensuite. L'histoire nous enseigne, en effet, qu'au lendemain du départ de ceux qui regagnèrent les rivages plus hospitaliers de la France il resta sur les bords du Saint-Laurent, échelonné depuis Gaspé jusqu'à Montréal, un groupe homogène de soixante-cinq mille âmes qui continua à lutter et à résister à toute tentative d'assimilation.

Certes, il n'était pas possible que le groupe canadien oubliât son histoire. Il l'avait écrite lui-même et les dernières pages portaient les traces de son sang. Aussi, gravé au plus profond du coeur, il avait un idéal qu'il conservait dans son entité. Craignant que l'abandon d'une seule parcelle de cet idéal fût le point de départ d'une orientation nouvelle, à laquelle il s'objectait instinctivement sans même savoir ce qu'elle pouvait être, il résista à ses vainqueurs de toutes les forces de son âme et de toute l'énergie de ses souvenirs attristés.

Cette résistance ne fut pas une résistance armée. Celle-là avait été de courte durée, car le conquérant, désirant depuis longtemps le territoire canadien, avait pris les mesures nécessaires pour assurer sa conquête. Mais la force des armes, si elle peut assurer une conquête matérielle et physique, est impuissante lorsqu'il s'agit d'implanter ou d'imposer une mentalité. Aussi, malgré le régime militaire des premières années, malgré les tentatives les plus hardies de brusquer un dénouement qu'il croyait nécessaire, le vainqueur vit-il la vague de son désir se heurter et se briser contre la résistance du peuple canadien. Ce peuple avait accepté son autorité et juré fidélité à son drapeau, mais il refusait obstinément de sacrifier à cette loyauté la force morale qu'il puisait dans le souvenir des sacrifices et du dévouement du passé.